Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 4 (1901)
Heft: 175

Artikel: L'art de vivre
Autor: D'Anjou, Renée
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-285379

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

650 soldats pour préserver la ville et la Vallée de toute incursion ou autre prétendu malheur. A Delémont ces sales Français commirent toutes sortes d'inconvenances : ils volaient, pillaient et chiaient partout, même dans les salons, tous les endroits leur étaient bons. On disait tout bas : « a bas ces crapules de Français, ces sales monstres ». Quelle misère !

1 mars 1792. L'auguste empereur, roi d'Hongrie et de Bohême, Léopold II, est mort au grand regret de tout son empire et surtout de la principauté.... (ici le bas de la page déchirée)... puis...

Le curé de Delémont ayant reçu du prince réfugié à Bienne, une lettre particulière, a fait sonner pour la glorieuse mémoire de l'empereur, pendant *six semaines*, toutes les cloches de la paroisse, de la cour, des Capucins et des Ursulines, à commencer le 28 mars 1792.

Les Français enrageaient. Ils auraient mieux fait d'enlever leurs saletés.

A. Daucourt, curé.

(*Communiqué.*)

Un petit Séminariste

Il s'appelait Maximilien Naxos. Né à Poissy, d'une famille transplantée du Midi, il atteignait à peine sa vingtième année, et rien, six mois avant sa mort, ne faisait présager que sa jeune vie touchât à son terme. Grand de taille, élégant d'attitude, d'une figure charmante, tour à tour sérieuse et riante, il respirait la santé, l'intelligence et la bonté, l'amour du bien et la joie de vivre.

Dès l'âge de dix-huit ans, président de son patronage, il savait se faire aimer et respecter de ses jeunes camarades. Il était le premier au jeu comme à l'église, et il étonnait les brillants auditoires des séances récréatives, dans les comédies et les drames où il remplissait les rôles les plus divers avec le même talent et la même simplicité.

Placé à Paris dans les bureaux de la Société générale où il se rendait tous les jours, il était estimé de ses chefs et de ses camarades comme à Poissy, et son avancement rapide lui présageait un brillant avenir.

Une bronchite négligée éteignit tout à coup ces beaux rêves, détruisit toutes ces espérances. Habitué à se bien porter, il promena trop longtemps sur le chemin de fer de Poissy à Paris, sa toux persistante, et quand il se décida à se laisser soigner, il était trop tard. La bronchite avait gagné les poumons, la pneumonie engendra la phtisie, et le pauvre Maximilien rendit saintement son âme à Dieu avant la naissance du printemps.

La mort de ce petit employé de vingt ans éveilla mille sympathies. Le clergé et la ville lui firent de touchantes funérailles : ses louanges étaient sur toutes les lèvres, des larmes dans bien des yeux. Et cependant une circonstance de sa vie, présente à la pensée de tous, aurait pu, s'il ne l'avait fait tourner à son honneur, jeter une ombre sur sa douce et pieuse mémoire

Voici le fait, bien petit, bien simple en lui-même, mais qui renferme une grande leçon à méditer, un grand exemple à suivre, pour les jeunes chrétiens soumis à la même épreuve.

La pieuse enfance de Maximilien, sa physionomie angélique, sa première communion fervente, et aussi son intelligence, avaient porté le jeune vicaire, son confesseur, à le dirigers vers le sacerdoce, et l'enfant avait répondu à cet appel avec un joyeux empressement. Il entra donc au petit séminaire de Versailles, et, pendant trois années, il y vécut heureux, studieux, édifiant. Je le voyais souvent pendant les vacances que je passais dans un château voisin de Poissy, et j'admirais sa tenue à l'église, sa gaieté de bon augure, et la dévotion vraiment ravissante avec laquelle il servait la messe.

Un jour, pendant les vacances de Pâques, je le vis entrer chez moi à Paris. Il avait alors seize ans. Je fus frappé de sa physionomie émue, troublée. « Qu'y a-t-il donc, cher enfant ? lui dis-je en lui tendant la main. M'apportes-tu quelque triste nouvelle ? — Oui », reprit-il. Et il m'apprit, avec des larmes dans les yeux et dans la voix, qu'il n'était plus au séminaire. — « Comment, renvoyé ? m'écriai-je saisi de surprise et d'effroi. — Oh ! non, c'est moi qui ai voulu partir. »

Il me raconta alors que sans rien perdre de sa foi, ni de sa piété, il avait senti jour par jour, depuis sa rentrée de vacances en octobre, sa vocation s'affaiblir, la peur d'engager sa vie pour jamais naître en son cœur et bientôt l'envahir. Il avait combattu, prié, consulté son directeur, ses parents. Bref, il ne se sentait pas assez sûr de lui-même, assez dégagé du monde, pour se donner tout à Dieu dans le saint ministère ; et comme sa nature droite et sincère répugnait à feindre même pour un temps des sentiments qu'il n'avait plus, il avait profité du congé de Pâques pour partir sans attendre la fin de l'année scolaire.

« Pouvais-je honnêtement, ajoutait-il avec un accent qui me frappa, continuer à imposer au séminaire et à M. le curé, déjà si bon pour moi, des sacrifices trop longtemps prolongés ? Il me semble trop que c'eût été voler le pain du bon Dieu. »

Sa résolution était prise, exécutée : il n'y avait plus à revenir là-dessus, et je n'insistai pas. Je l'approuvai même de sa loyauté ; je lui promis de lui garder mon estime et mon affection, mais à une condition, que d'ailleurs il s'était déjà posée, imposée à lui-même : mener une vie si exemplaire que tout le monde autour de lui dût reconnaître que le séminaire est une école de vertu, d'élévation morale, d'où l'on sort, même avant le temps, meilleur, plus homme, plus chrétien qu'en y entrant. « Ainsi, ajoutai je, de ce qui eût pu être un sujet de scandale, tu feras un sujet d'édification, et tu rendras un juste hommage aux bons maîtres que tu as quittés. Bien plus, tu pourras être proposé en exemple aux jeunes séminaristes qui, ne se sentant plus la vocation, seraient tentés, par un calcul coupable, de continuer leurs études ou même d'entrer au grand séminaire, pour se faire une carrière, au risque de devenir des prêtres médiocres, indifférents, peut-être, hélas ! de mauvais prêtres, le plus grand des malheurs. Mieux vaudrait cent fois mourir de faim que de vivre de l'autel sans vocation, sans foi, sans amour... Car si, comme l'a dit le Sauveur à ses apôtres, les vrais prêtres sont le sel de la terre, c'est-à-dire la vie de l'Eglise, les mauvais prêtres en sont le poison, c'est-à-dire la honte et la mort. »

Maximilien Naxos conforma sa vie à ce conseil, à sa propre résolution ; il n'eut pas un moment d'oubli, pas une défaillance, et c'est pourquoi, estimé, regretté de tous, il a laissé à sa famille, à ses amis, à sa ville natale, le souvenir d'une vie sans tache et d'une sainte mort.

A. de Ségur.

---

il se faisait que, jusqu'à cette soirée de leurs fiançailles, l'immense talent musical du jeune diplomate lui eût été caché. Elle avait nettement déclaré, un jour, dans une lettre qu'elle écrivait à son père, qu'elle n'épouserait jamais qu'un grand musicien ; que la musique était tout ce qu'elle préférait. Etait-ce cette parole, qui avait encouragé le diplomate à cultiver le grand art de l'harmonie ?

Lui, avant de prendre place à la place ornée de roses thé, avait dû répondre, très flatté, à un nombre incalculable de chaleureuses poignées de main, et, maintenant, il souriait à sa fiancée.

Elle lui disait :

— Mais pourquoi donc m'avez-vous tenu secret ce grand talent que vous possédez ?... mais comment donc, sans longues études préparatoires, avez-vous pu composer ce véritable poème musical ?

Le sourire s'accentuait sur les lèvres du diplomate, et d'une voix grave, où il savait faire trembler l'émotion :

— Si l'on pouvait ouvrir mon cœur, vous y trouveriez, gravés en lettres d'or ces simples mots, qui seront à jamais ma devise : « Faire plaisir à celle que j'aime »... et comme la musique a toute votre sympathie, j'ai fait un tour de force ; voilà tout.

Le visage d'Alba s'empourpra de plaisir ; vraiment elle ne croyait pas Lucien de Romeure susceptible d'un si grand sentiment. Comme on se trompe, souvent, sur le compte des gens !

Lui, était ravi de sa réponse. Du reste, c'était sa grande réplique à tout, « si l'on pouvait lire dans mon cœur », et, dans ce cœur, il plaçait tous les sentiments qui pouvaient être favorables à sa situation, même politique. Il y plaçait le dévouement à la patrie, le courage belliqueux, et tant d'autres hautes et austères vertus. C'était le réceptacle de toutes les perfections, ce cœur du jeune attaché d'ambassade ; et, en toute circonstance, sa phrase n'avait jamais manqué son effet.

(*La suite prochainement.*)

L'ART DE VIVRE

Les Convenances.

La vie de relation est inhérente à la nature humaine. Depuis le jour où le Créateur, pris de pitié en voyant Adam abandonné à lui-même dans le Paradis terrestre, dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul », les habitants de notre terre ont eu le devoir et l'agrément de vivre en commun.

L'agrément ? — les misantropes trouveront le mot osé, les philanthropes le trouveront juste. — Dans l'un ou l'autre cas, il faut le rendre supportable.

Les gens qui ont une éducation parfaite, à base de bonté, ne font aucune faute de convenance, mais — doit-on le dire — la généralité des gens ne s'en privent guère. Il ne s'agit pas de lire la civilité puérile et honnête : si bien écrite et documentée soit-elle, elle ne saura jamais prévoir tous les cas que suscitent les événements et les circonstances quotidiennes ; par exemple je n'ai jamais trouvé dans aucun manuel des usages mondains la conduite à tenir en face de quelqu'un qui vous monte sur le pied (!) ni ce qu'il faut répondre à un monsieur — plutôt rare — qui vous offre sa place en tramway ?

Avec du tact et du cœur on ne commet jamais aucune faute grave, on s'accorde avec le milieu, on s'harmonise avec les usages admis, c'est même assez amusant, très varié quand on

voyage dans les pays voisins ou simplement d'une société dans une autre.

En Russie, on ôte ses gants au théâtre et en visite, on reste sans voilettes ; les hommes laissent au vestiaire leur chapeau et leur pardessus. En France, on conserve gants et chapeaux, mais l'usage tourne et voici revenant à la mode les vieilles façons galantes du siècle dernier — XIXe siècle du nom. Les hommes baisent la main des dames, mettent le soir des culottes courtes, et presque dans tous les salons élégants la figure n'est voilée d'aucun tulle, les vêtements de fourrure des dames sont laissés à l'entrée et les mains se dégantent. En somme pourquoi met-on des gants ? pour se préserver des poussières et du froid extérieur et non pour cacher des doigts... supposés propres.

Un autre usage très ignoré de beaucoup d'hommes, même d'une certaine éducation, c'est l'obligation où ils sont de se lever chaque fois qu'une femme entre dans la pièce où ils sont : qu'elle soit jeune ou vieille, amie ou parente. Ceci est de tous les pays parmi les gens bien élevés.

Une coutume encore assez discutée est l'emploi du « toi » familier et du « vous » respectueux. En France on se tutoie peu, en Angleterre pas du tout, en Allemagne il est malhonnête de dire « vous » au lieu d'employer la troisième personne du pluriel. En Russie l'empereur, très paternel dit *toi* à tous ses sujets. Les souverains entre eux se disent toi. En notre pays certains corps de métiers se tutoient, tels les élèves d'une même promotion de Saint-Cyr, ce qui amène de curieuses familiarités souvent. Par exemple le prince Roland Bonaparte, que tout le monde traite d'Altesse et de Monseigneur, s'entend dire par un ex-collègue, aujourd'hui inspecteur d'un grand magasin de nouveautés : « A quel rayon veux-tu aller ? »

L'art d'être convenable consiste à ne jamais se faire en rien remarquer, à agir selon l'ambiance, selon l'air de la maison. Il serait aussi ridicule à un homme de quitter son chapeau dans un synagogue que de le garder dans une église catholique.

Un jour à l'Exposition — inépuisable nid de souvenirs et d'observations — nous assistions à l'inauguration du Palais d'Allemagne (tout le monde a vu dans le hall dallé de marbre rose, où par parenthèse on glissait et roulait si bien, le superbe buste blanc du Kaiser Wilhelm entouré de plantes vertes — palmiers et lauriers — Le prince de Munster recevait au premier étage sur le seuil du salon reproduction de la salle de Potsdam. Quand une femme se présentait, il désignait un des membres de sa suite pour lui offrir le bras et la conduire au buffet, fort bien garni de choses exquises parmi lesquelles la nationale petite sardine de conserve allongée sur une tranche de pain. Or, en passant devant le buste de leur empereur, les Allemands chapeaux bas, s'inclinaient. Et les Français ? Un confrère de la presse me souffla cette réflexion en traversant crânement, roide et couvert. J'imite Guillaume Tell qui refusa jadis de saluer le chapeau de Gessler sur la place d'Altorf. » Eh bien, ce fut choquant. Dans ce palais, en haut duquel rayonnait le cadran marquant l'heure de paix et de concorde, où les murs reproduisaient des sentences d'union, ou le poème des *Nibellungen* annoté de la main de Frédéric II en phrases amicales pour la France, au milieu d'une réception cordiale et somptueuse, on devait vraiment une politesse au maître du logis.

René d'Anjou.

L'ÉCLAIRAGE DES ÉGLISES

au moyen de l'acétylène

Notre article, sur l'éclairage des églises au moyen de l'acétylène, nous a valu l'intéressante lettre que nous publions sans la signature de notre aimable correspondant, car elle émane d'un honorable prélat qui s'est montré, dès la première heure, un des plus fervents admirateurs de l'acétylène. Ce titre serait suffisant à nos yeux pour lui donner l'hospitalité qu'elle mérite.

Monsieur le Directeur,

Je partage avec votre collaborateur James W. l'appréciation qu'il a formulée sur l'éclairage futur des églises. Comme lui, je dirai que les fidèles ont été unanimes à déclarer qu'en raison de sa lumière à la fois blanche et douce, l'acétylène constituait le moyen le mieux approprié pour éclairer l'intérieur des église pendant les offices. A cette qualité de blancheur et de douceur nous joindrons celles de fixité et de pureté, et celle, importante entre toutes, de respirabilité. Avec le nouveau gaz, en effet, l'action de l'acide carbonique est presque nulle ; l'air ne parvient pas à se vicier. C'est dire que l'assistance, souvent nombreuse, n'est jamais incommodée par le manque d'oxygène et qu'elle n'a pas à souffrir des anciennes émanations que lui fournissaient si abondamment les chandelles, les quinquets à pétrole et les becs à gaz de houille. Ajoutons à cela que les objets environnants, les châsses, les ex-voto et les ornements divers n'en paraissent que plus beaux en se revêtant d'un reflet qui les met en relief. Il est encore une considération que je ne dois pas passer sous silence. Vous savez, pour l'avoir lu ou pour en avoir entendu maintes fois parler, que les peintures se détériorent sous l'action de la lumière du gaz. On a recours alors à des restaurations qui gâtent les meilleurs choses et toujours les parties les plus fines, celles mêmes qui constituent la principale valeur du chef d'œuvre atteint. Avec l'acétylène il n'est rien à redouter de pareil et l'expérience est concluante sur ce point. Pour me résumer, je dirai donc qu'il n'est pas d'agent d'éclairage qui le vaille et que, s'il fallait le supprimer, on ne recevrait pas les bénédictions des fidèles, surtout des personnes âgées qui peuvent, sans fatigue et à l'aide de sa lumière, lire les livres saints et suivre l'officiant.

Aussi, dans notre seul diocèse, dix églises déjà sont éclairées au nouveau gaz et d'autres vont l'être tout prochainement. En jugeant par comparaison les églises de France doivent être nombreuses qui l'ont également adopté. Il serait intéressant de les connaître et d'en dresser une liste, semblablement à ce qui a été fait pour l'Amérique. Nous aurions un document précieux qui nous permettrait d'envisager plus sûrement encore l'avenir déjà si sûr de l'acétylène. Et j'insisterai d'autant plus que je le voudrais voir pénétrer jusqu'aux plus humbles églises des plus petits villages. Je parle par expérience de ses bienfaits qui nous sont d'autant plus précieux qu'ils nous sont plus utiles. C'est en effet par les jours d'agglomération les plus grands, comme aux fêtes de Noël et de Pâques, alors que le peuple en foule inonde les nefs, que nous apprécions le mieux ses services et que nous lui sommes redevable de gratitude.

Veuillez, etc.

Ça et là

Il est décidément admis en Angleterre que le boxeur qui assomme son adversaire ne peut être condamné. Pour la quatrième fois, d'honorables juré britanniques viennent de décréter que le fait de défoncer le crâne d'un homme est un sport licite si l'opération est faite à coups de poing et en champs clos, devant un public select.

La dernière victime de la boxe, Billy Smith, succombait, il n'y a pas huit jours, à l'hôpital de Charing-Cross, à Londres, quelques instants après un assaut au cours duquel il avait reçu un coup fatal. Son vainqueur a été acquitté haut la main.

Haut le poing, allions-nous dire

* * *

Aux Etats-Unis, un contre-amiral touche 37.500 francs ; le président de la Cour suprême 55.000 francs ; le général en chef de l'armée 56.000 francs ; un ambassadeur (en Europe), 88.000 francs ; le directeur de la Compagnie la *New-York* 375.000 francs ; le directeur de la *Mutual* 500.000 francs ; le président de l'*Equitable*, 520.000 francs : le directeur du *Central New-York*, 525.000, et enfin M. G. M. Schwab, directeur du « trust » *Carnegie-Morgan*, gagnera 5 millions par an.

Ajoutons encore que M. Mac Kinley touche simplement 250,000 francs. D'où il résulte qu'aux Etats-Unis mieux vaut être président d'un *trust* que président de la République.

* * *

En 1899, la police de Londres a arrêté treize cents jeunes filles, âgées de moins de vingt ans, pour ivresse sur la voie publique. En 1900, le chiffre des délinquantes de la même catégorie qui ont passé par les commissariats de la capitale britannique s'est élevé à quatre mille.

Pour peu que cela continue, la supériorité des Anglo-Saxonnes, sur ce point spécial au moins, ne pourra plus être contestée.

* * *

Les singes pianistes. — Un savant a démontré récemment que l'art de tapoter sur de petites lamelles d'ivoire est appris très vite par les singes. Notre naturaliste à élevé un sapajou et, en quarante-huit leçons, est arrivé à lui faire exécuter des gammes chromatiques avec une parfaite maëstria. La ténuité des doigts des singes, leur force, tout concourt à démontrer que ces animaux naissent pianistes.

* * *

Le sergent et le serpent. — La scène qui s'est déroulée ces jours-ci à la gare de Bordeaux-Saint-Jean, à l'arrivée du rapide de Marseille, ne manquait certes pas d'originalité. Des hommes d'équipe procédaient au déchargement des bagages, lorsque soudain l'un d'eux poussa un formidable cri d'effroi et s'enfuit avec la rapidité du zèbre, pâle et les yeux hagards. Les camarades visitèrent à leur tour le fourgon et détalèrent tout aussi vite. Ils s'étaient trouvée en présence d'un magnifique serpent python qui les regardait non moins ahuri qu'eux-mêmes.

Un jeune sergent de l'infanterie coloniale, retour de Madagascar, s'approcha. « Je sais ce que c'est », dit-il. Il prit délicatement le reptile par le cou et le réintégra dans sa valise d'où l'animal s'était échappé.